

ville, et l'après-midi aperçut Djombo, patrie du forgeron, son compagnon de voyage. Le frère de ce nègre, instruit de son arrivée, vint au-devant de lui avec un chanteur ou guiriot; il lui amenait un cheval, afin qu'il fit son entrée dans sa ville natale d'une manière marquante. Le guiriot ouvrait la marche, les deux frères le suivaient. Bientôt on fut joint par une troupe de gens de la ville, qui témoignèrent par leurs chants et leurs cabrioles la joie que leur causait le retour de leur compatriote absent depuis quatre ans. En entrant dans la ville le guiriot improvisa une chanson à la louange du forgeron, en célébrant son courage qui lui avait fait surmonter tant de difficultés, et finit par recommander à ses amis de lui servir une grande abondance de mets.

Les parens du forgeron firent éclater leur tendresse avec transport en le revoyant. Sa vieille mère aveugle s'appuyant sur un bâton, lui tendit la main; lui tâta la tête, les bras et les mains, et parut charmée de ce que sur ses vieux jours, ses oreilles étaient encore frappées du son de la voix d'un fils chéri.

Pendant cette scène touchante qui prouvait bien que si les nègres diffèrent de nous par la couleur de la peau et les traits du visage, ils nous ressemblent par les sentimens naturels d'affection et d'attachement, Park était assis près d'une ca-

bane, et l'on ne faisait nulle attention à lui; mais lorsque le forgeron, à la demande de son père, eut raconté ses aventures depuis qu'il avait quitté le Casson, il parla plusieurs fois de la bonté du voyageur blanc pour lui, et le montrant du doigt, il s'écria: le voilà. Aussitôt tous les yeux se fixèrent sur Park; il semblait qu'il venait de tomber des nues; chacun eut l'air surpris de ne l'avoir pas encore remarqué. Des femmes et des enfans montrèrent de l'inquiétude de se trouver si près d'un homme d'un aspect si étrange. Toutefois leurs frayeurs diminuèrent graduellement; et le forgeron ayant assuré que le blanc n'était pas méchant et ne ferait de mal à personne, quelques femmes se hasardèrent à examiner ses vêtemens; la plupart conservèrent de la défiance, et quand par hasard Park remuait ou regardait les petits enfans, leurs mères se hâtaient de les emporter. Cependant en quelques heures tout le monde fut accoutumé à sa figure.

Le forgeron ayant déclaré qu'il ne se séparerait point de Park tant qu'il resterait à Kouniakari, celui-ci partit le 14 pour cette capitale, et fit un détour pour aller à Soulo, petit village où demeurait Salim Dokari, sleti sur lequel le docteur Laidley lui avait donné un mandat pour la valeur de cinq esclaves. Cet homme accueillit fort bien le voyageur blanc. Quelques heures après Sambo

Sego, second fils du roi, vint de la part de son père, avec un détachement de cavaliers, demander à Park pourquoi il n'était pas allé directement à Kouniakari, puisque le roi brûlait d'impatience de le voir. Le sleti s'empressa d'excuser Park, et le soir même se mit en route avec lui pour la capitale où ils entrèrent une heure après.

Le lendemain Park eut son audience du roi qui l'accueillit très-gracieusement, il lui promit de l'aider de tout son pouvoir, et lui raconta qu'il avait vu Houghton et lui avait donné un cheval. Quoique très-satisfait de la réception que le roi lui avait faite, et sûr de sa protection, Park s'aperçut bientôt que de grands obstacles s'opposaient à ses projets. La guerre était sur le point d'éclater entre le Casson et le Kadjaga, et de plus le Kaarta qu'il devait traverser ensuite, allait se trouver enveloppé dans la querelle; il était même déjà menacé de l'attaque du roi de Bambara. Le roi avait instruit Park de ces circonstances, en lui conseillant de rester dans les environs de Kouniakary jusqu'à ce qu'il eût des renseignemens certains au sujet du Bambara, ce qui ne pouvait tarder plus de cinq jours.

Conformément à cet avis, Park reprit le chemin de Soulo; Dokari lui paya presque toute la valeur de trois esclaves en poudre d'or. Bientôt l'on sut que les hostilités étaient déjà commen-

cées entre le Bambara et le Kaarta. Impatient de poursuivre son voyage, Park pria Dokari d'interposer ses bons offices auprès du roi, pour en obtenir un guide qui le conduisit par le Fouladou. Ce prince lui fit répondre que depuis plusieurs années il avait conclu avec le roi de Kaarta un accord d'après lequel il devait faire passer tous les marchands et les voyageurs par ses états, et que par conséquent il ne pouvait fournir un guide à Park dans le cas où il prendrait la route du Fouladou.

Convaincu par l'expérience du danger de voyager sans la protection du roi du pays, Park ne voulut pas encourir de nouveau le risque, et attendit le retour des messagers envoyés dans le Kaarta. Sur ces entrefaites le bruit se répandit que Dokari lui avait donné beaucoup d'or. Dambo Sego vint lui en extorquer une partie, et sans l'entremise de Dokari, il ne lui aurait laissé que peu de choses. Enfin le 1^{er} février l'on reçut la nouvelle que la guerre n'avait pas encore éclaté entre le Bambara et le Kaarta. Park quitta Soulo le 3, accompagné de deux guides. Il voyagea le long des rives du Kieko; le pays est bien cultivé et très-peuplé; la guerre y avait amené beaucoup d'habitans du Kaarta. En entrant dans ce dernier royaume il le trouva désert. Le 12, s'étant un peu écarté de sa suite, il rencontra deux ca-

valiers nègres armés de fusils ; il s'arrêta , ils en firent autant tous trois , paraissant également ébahis. Park s'étant un peu avancé , l'un d'eux , après lui avoir jeté un regard d'horreur , s'enfuit au grand galop , l'autre , saisi de terreur , mit sa main sur ses yeux en marmottant des prières , et son cheval l'entraîna lentement après son compagnon. Ayant rencontré un mille plus loin les compagnons de Park , ils leur racontèrent qu'ils venaient de voir un esprit redoutable vêtu d'une robe flottante , et l'un d'eux assura que le souffle glacé du monstre était tombé sur lui comme une pluie froide.

A Kemmou, capitale du Kaarta, l'empressement de la multitude pour voir Park fut extrême, la cabane où il logeait ne désemplissait pas de curieux. Le soir il alla chez le roi, et fut étonné du grand nombre de personnes qui l'entouraient, ainsi que de l'ordre qui régnait. « Le roi parut très-satisfait de tout ce que je lui dis, ajoute le voyageur, il me répondit que dans les conjonctures actuelles il ne pourrait pas m'être d'un grand secours, toute communication entre le Kaarta et le Bambara ayant été interrompue. « Mansong, roi de Bambara, continua-t-il, est entré dans le Fouladou avec son armée pour venir dans le Kaarta ; il n'est donc guère possible que tu ailles dans le Bambara par la route ordinaire, parce

que, sortant d'un pays ennemi, tu seras certainement pillé ou pris pour un espion. Si mon pays avait été en paix, tu aurais pu rester auprès de moi jusqu'à ce qu'il se fût présenté une circonstance favorable de poursuivre ton voyage ; dans l'état actuel des choses, je ne souhaite pas que tu t'y arrêtes, de peur qu'il ne t'arrive quelque accident, parce qu'alors tes compatriotes diraient que j'ai tué un homme blanc. Je te conseille donc de retourner dans le Casson, et d'y demeurer jusqu'à la fin de la guerre, ce qui aura lieu probablement dans trois ou quatre mois. Si alors je suis encore en vie, je serai content de te voir ; si je suis mort, mes enfans prendront soin de toi. »

« Ce sage conseil était certainement dicté par la bienveillance ; peut-être eus-je tort de ne pas le suivre. Mais je réfléchis que la saison des grandes chaleurs approchait, et je redoutais de passer la saison des pluies dans l'intérieur de l'Afrique. Ces considérations et l'espèce d'indignation que j'éprouvais à la seule idée de n'être pas plus avancé dans la carrière des découvertes, me déterminèrent à aller plus loin.

« Comme le roi ne pouvait me donner un guide, je le priai de me faire accompagner par quelqu'un jusqu'aux limites de ses états, autant que la sûreté de cet homme ne serait pas compromise. Ce

prince voyant que j'étais si décidé, me dit qu'il restait une route qui à la vérité n'était pas exempte de danger; c'était d'aller dans le Loudamar et ensuite, de ce royaume maure, par un détour, dans le Bambara, et il m'offrit de me donner un guide jusqu'à Djarra, ville frontière. »

Le roi demanda ensuite à Park ce qui lui était arrivé depuis qu'il avait quitté les bords de la Gambie, il fut interrompu par l'arrivée d'un cavalier, et mit aussitôt ses pantoufles; ce qui est pour chacun le signal de se retirer. Une heure après on apprit que ce cavalier était venu annoncer que l'armée du Bambara, ayant traversé le Fouladou, marchait sur le Kaarta.

Le lendemain Park envoya au roi un présent dont ce prince fut très-content; puis il se mit en route avec trois fils du roi et une escorte de deux cents cavaliers qui l'accompagnèrent à une certaine distance. Le 14 il rencontra deux nègres qui étaient venus là pour cueillir des tomberongs ou fruits du *rhamnus lotus*, arbrisseau très-commun depuis les rives de la Gambie jusqu'aux confins du désert. On le trouve aussi près de Tunis. Il paraît évident que ce fruit est celui dont les lotophages de la Libye se nourrissaient, suivant le témoignage d'Homère et de Pline. Les nègres l'aiment beaucoup; après qu'ils l'ont fait sécher au soleil pendant quelques jours, ils le pilent légèrement dans

un mortier de bois jusqu'à ce que la partie pulpeuse soit séparée du noyau; ils la délayent avec un peu d'eau, en font des gâteaux, et les exposent au soleil. Ces gâteaux ressemblent pour la couleur et le goût, au meilleur pain d'épice. Les noyaux séparés de la pulpe sont mis dans un grand vase plein d'eau; on les agite pour en retirer le peu de pulpe qui les couvre encore, et qui communique à l'eau un goût très-agréable; en y ajoutant un peu de millet pilé, on en fait du fondi, sorte de gruau très-bon qui, pendant les mois de février et de mars, sert ordinairement de déjeuner dans une grande partie du Loudamar. On recueille le fruit en étendant une toile sur la terre, et en battant les branches de l'arbuste avec une baguette.

En passant à Founingkedi, Park eut occasion d'admirer l'audace des Maures. Cinq de ces bandits, armés de fusils, poussèrent vers la ville un grand troupeau de bœufs, choisirent les seize plus beaux et s'enfuirent au galop en passant à portée de pistolet devant cinq cents nègres réunis près des portes. Un des gardiens du troupeau ayant essayé de résister aux Maures, avait été blessé d'un coup de fusil à la jambe; Park proposa de la lui couper, comme le seul moyen de le sauver; les nègres qui n'avaient jamais entendu parler d'une telle manière de guérir, regardèrent

Park comme un cannibale. Le pauvre jeune homme mourut dans la soirée.

Pour éviter les Maures, Park et ses compagnons voyagèrent la nuit. Ils furent suivis par une trentaine d'habitans de Founingkedi qui s'enfuyaient avec leurs effets dans le Loudamar, par crainte de la guerre. Le 18 dans la matinée on traversa Simbing, petite ville frontière du Loudamar, c'était de là que Houghton avait écrit sa dernière lettre. A midi l'on atteignit Djarra, grande ville située au pied de montagnes rocailleuses.

La guerre qui menaçait de désoler ces contrées, avait une cause bien légère. Des Maures ayant enlevé des bœufs qui appartenaient à un village des frontières du Bambara, les vendirent au douty d'une ville du Kaarta. Les villageois volés ayant réclamé inutilement leur bétail, demandèrent satisfaction à Mansong, leur souverain. Celui-ci, jaloux sans doute de la prospérité croissante du Kaarta, profita de la circonstance pour déclarer la guerre à ce royaume.

En conséquence il envoya un messenger avec un détachement d'hommes armés à Daisy, roi de Kaarta, pour lui annoncer que le roi de Bambara, à la tête de neuf mille hommes, irait à Kemmou dans la saison de la sécheresse; il l'invitait en même temps à ordonner à ses esclaves de balayer les maisons et de préparer tout ce qu'il fallait pour

recevoir cette visite. Le porteur de ce message insultant présenta ensuite à Daisy une paire de sandales de fer, en lui disant qu'il ne serait à l'abri des flèches du Bambara que lorsqu'il aurait usé ces sandales dans sa fuite.

Daisy ayant tenu conseil avec les principaux personnages de l'état, sur les moyens de repousser un ennemi si formidable, répondit à Mansong par un défi, et publia une proclamation par laquelle il invitait tous ses amis à se joindre à lui, permettant à ceux qui manquaient d'armes, ou qui craindraient de combattre, de se réfugier dans les pays voisins, et leur promettant d'être bien accueillis lorsqu'ils reviendraient, pourvu qu'ils gardassent une stricte neutralité. Cette proclamation fut généralement approuvée, cependant plusieurs Kaartans, profitant de la permission de ne pas prendre part à la guerre, se retirèrent dans le Loudamar et le Casson, ce qui réduisit l'armée de Daisy à quatre mille hommes effectifs; à la vérité tous braves et déterminés.

Le 22 février Mansong s'approcha de Kemmou avec son armée; Daisy ne voulant pas hasarder une bataille, se retira d'abord à Djoko, ville plus au nord-ouest, et trois jours après à Ghédin-gouma, ville forte entourée d'une muraille en pierre et bâtie dans un pays montueux. Ses fils n'avaient pas voulu quitter Djoko, pour que leurs

guiriots ne pussent pas dire à leur honte, que Daisy et sa famille avaient abandonné Djoko sans tirer un coup de fusil. Ils tentèrent donc de la défendre avec un corps de cavalerie; vaincus dans plusieurs rencontres, l'un d'eux tomba au pouvoir des ennemis, l'autre avec ce qu'il lui restait de monde gagna Ghédingouma.

Mansong voyant que Daisy était décidé à éviter une bataille rangée, plaça un corps considérable de troupes à Djoko pour observer les mouvemens de son ennemi, puis dispersa le reste dans le pays, où tout fut bientôt à feu et à sang. Deux mois après, voyant l'inutilité de ses efforts pour s'emparer de Ghédingouma, il marcha contre le roi de Loudamar qui avait manqué à sa promesse de lui fournir des troupes auxiliaires. Les Maures avertis de son approche, se retirèrent plus au nord, et Mansong ne pouvant effectuer ses projets de vengeance, rentra dans son royaume.

Djarra est une grande ville située dans le Loudamar. La plupart de ses habitans sont des nègres venant de pays plus au sud. Ils préfèrent d'acheter par un tribut la protection incertaine des Maures, plutôt que de rester exposés dans leur pays aux incursions de ces voisins dangereux.

Park séjourna quinze jours à Djarra, chez Daman Djoumma, sleti qui faisait le commerce avec la Gambie, et qui était débiteur du docteur

Laidley. Ce nègre montra beaucoup d'empressement à obliger Park. « Les difficultés que j'avais déjà éprouvées, dit ce voyageur, l'état critique du pays, et surtout la conduite grossière et tyrannique des Maures, avaient tellement effrayé mes domestiques, qu'ils aimèrent mieux renoncer à tout espoir de récompense plutôt que de faire un pas de plus vers l'est. A la vérité le danger d'être pris par les Maures et vendus comme esclaves, devenait chaque jour plus imminent pour eux; je ne pouvais blâmer leurs craintes. Me voyant donc sur le point d'être abandonné par mes gens, et réfléchissant que la guerre du Kaarta m'empêchait de retourner sur mes pas, et que pour aller plus loin, il me fallait traverser pendant dix jours le pays des Maures, je m'adressai à Daman pour obtenir d'Ali, souverain du Loudamar, la permission de passer dans ses états, sans être inquiété pour parvenir dans le Bambara, je louai un esclave d'Ali pour m'accompagner jusque-là.

« Comme un présent était nécessaire pour assurer le succès de la négociation, j'échangeai avec Daman un de mes fusils de chasse pour cinq habillemens en toile de coton, et je les envoyai à Ali. Il s'écoula quinze jours avant que l'affaire fût conclue; cependant le 26 février, un des esclaves d'Ali vint m'annoncer de la part de son maître qu'il était chargé de me conduire à Goumba, et

demanda un vêtement de toile de coton pour sa peine. Demba, mon fidèle domestique, me voyant prêt à partir sans lui, me dit qu'il m'accompagnerait, ajoutant que bien qu'il eût désiré me voir rebrousser chemin, il n'avait jamais eu l'intention de m'abandonner, mais que Johnson le lui avait conseillé pour m'engager à retourner au plutôt sur les bords de la Gambie. »

Le 27 Park remit la plus grande partie de ses papiers à Johnson, en lui recommandant de les porter le plutôt possible au docteur Laidley, il en garda un duplicata en cas d'accident; il laissa chez Daman un paquet de hardes, et toutes les choses qui ne lui étaient pas nécessaires, parce qu'il voulait que son bagage ne fût pas assez gros pour tenter la cupidité des Maures. Avant son départ, on lui vola son sextant, ce qui le mit dans l'impossibilité de continuer ses observations pour déterminer la position des lieux.

Il se mit en route le même jour; le 1^{er} mars, il entra dans Dina, grande ville bâtie comme Djarra de pierres et d'argile. Les Maures, bien plus nombreux que les nègres, insultèrent Park de la manière la plus grossière. Irrités de ce que son imperturbable sang-froid ne leur fournissait aucun prétexte pour l'attaquer, ils le pillèrent, parce qu'il était chrétien. Il atteignit ensuite Sampaka, grande ville qui avait jadis appartenu au Bambara, et que

Mansong, après la dernière guerre, avait été obligé de céder avec tout le territoire jusqu'à Goumba.

Park ayant continué sa route jusqu'au village de Sémi, où il arriva le 6 mars, n'était plus qu'à deux jours de marche de Goumba. Bien accueilli par le nègre chez lequel il logeait et qui devait l'accompagner, il se berçait de l'espoir d'être échappé à tout danger de la part des Maures, et se transportait en imagination sur les bords du Niger, lorsqu'il fut brusquement arraché à ce rêve brillant par une troupe de Maures qui entrèrent dans la chaumière, et lui dirent qu'ils étaient chargés de le conduire au camp d'Ali, parce que Fatime, épouse de ce souverain, ayant souvent entendu parler des chrétiens, désirait beaucoup d'en voir un.

La résistance et les représentations étaient inutiles. Park suivit les Maures, avec son fidèle Demba; le domestique de Daman s'était prudemment esquivé. On fit revenir Park par le même chemin jusqu'à Dina. Il y trouva un des fils d'Ali qui, lui présentant un fusil à deux coups, lui dit d'en teindre la culasse en bleu, et de raccommode une des batteries. Park eut beaucoup de peine à lui faire entendre qu'un blanc pouvait bien ne rien entendre à ces choses-là.

Le lendemain on fit partir Park pour Benoun où était le camp d'Ali. Le soir il y arriva, et y

resta jusqu'au 30 avril, constamment traité d'une manière indigne. Lorsqu'on le conduisit devant Ali, ce vieillard qui avait l'air sombre et refrogné, le regarda très-attentivement, puis demanda aux Maures qui étaient venus avec Park, si celui-ci parlait arabe; leur réponse négative le surprit beaucoup, il garda le silence. Les personnes qui étaient autour de lui, surtout les femmes, ne firent pas comme lui; elles accablèrent Park de questions, examinèrent chaque partie de ses vêtemens, fouillèrent dans ses poches, et l'obligèrent à déboutonner son gilet pour mieux voir la blancheur de sa peau; elles comptèrent même les doigts de ses pieds et de ses mains, comme si elles eussent douté qu'il appartint à l'espèce humaine.

Bientôt le prêtre annonça la prière du soir; le Maure qui remplissait les fonctions d'interprète dit à Park, qu'Ali allait lui faire donner quelque chose à manger, et presque aussitôt deux jeunes gens arrivèrent avec un marcassin qu'ils attachèrent à un des piquets de la tente; Ali fit signe à Park de tuer l'animal, et de le faire cuire pour son souper; quoiqu'il eût grand faim, il se garda bien de manger de cette bête que les Maures ont en horreur. « Alors le marcassin fut détaché, parce qu'on supposait qu'il courrait sur moi, dit Park, car le peuple s'imagine qu'il existe une antipathie extrême entre les cochons et les chrétiens : leur at-

tente fut déçue; l'animal se jeta indistinctement sur tous ceux qui se trouvèrent sur son passage, et finit par se réfugier sous le lit du roi.

Ali fit donner plus tard une cabane fraîche et commode à Park, mais on avait attaché le cochon à un des pieux; ce voisinage était fort désagréable, une troupe d'enfans s'amusant à le battre et à l'agacer, ils l'irritèrent tellement qu'il rompit sa corde, s'enfuit et mordit plusieurs personnes.

Park fut de nouveau exposé à l'impertinente curiosité des Maures. Il n'en fut délivré qu'à la nuit, alors des sentinelles le surveillèrent. Le lendemain ses tourmens recommencèrent, hommes et femmes le harcelaient, on le forçait à se déshabiller et à se r'habiller continuellement; l'invention des boutons les ravissait en admiration. De leur côté les enfans agaçaient le cochon que l'on avait ramené. « Il m'est impossible, s'écrie Park, de décrire la conduite d'un peuple qui se fait une étude de la méchanceté comme d'une science, et qui se réjouit des souffrances et des infortunes des autres hommes. Je me bornerai à dire que mon séjour parmi les Maures leur fournit l'occasion d'exercer à leur gré l'humeur farouche, la férocité et le fanatisme qui les distinguent du reste du genre humain. J'étais étranger, sans protection, et chrétien. Chacun de ces titres est suffisant pour écarter du cœur

« d'un Maure tout sentiment d'humanité : on
 « conçoit donc que , les réunissant tous les trois ,
 « et de plus étant soupçonné d'être venu dans le
 « pays comme espion , j'avais tout à redouter. »

« Cependant , comme je voulais ne donner aux
 « Maures aucun prétexte de me maltraiter , et
 « que je désirais au contraire me concilier leur
 « bienveillance , je fis tout ce qu'ils me comman-
 « dèrent et supportai patiemment leurs outrages.
 « Mais jamais le temps ne m'a paru aussi long.
 « Depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil , j'é-
 « tais obligé de souffrir d'un air tranquille les
 « insultes des sauvages les plus brutaux de la
 « terre. »

Les Maures occupèrent Demba en l'envoyant dans les broussailles ramasser de l'herbe fanée pour les chevaux d'Ali. Ils voulurent faire de Park un barbier ; son coup d'essai qui eut lieu en présence du chef , le fit juger indigne de remplir cet emploi ; ce qui fut heureux pour lui , car il lui importait de se faire regarder comme un être absolument inutile.

Le 18 mars quatre Maures amenèrent au camp Johnson qui avait été arrêté à Djarra avant de savoir que Park était prisonnier. Les Maures apportèrent aussi le paquet de hardes laissé chez Daman. Le paquet ouvert , fut examiné , heureusement Johnson avait déposé les papiers dans les

mais d'une des femmes de Daman. La curiosité d'Ali satisfaite , le paquet fut refermé et mis dans un grand sac de cuir. Le même soir Park , sur l'invitation d'Ali , qui lui fit dire que les environs étant infestés de voleurs , son paquet devait pour plus de sûreté être transporté dans sa tente , le lui envoya.

Ali très-surpris de ne pas trouver dans le paquet autant d'or et d'ambre qu'il s'y attendait , dépêcha le lendemain à Park trois émissaires qui , avec leur brutalité ordinaire , visitèrent ses vêtements pièce à pièce , lui ôtèrent son or , son ambre , sa montre et une de ses boussoles de poche. Par bonheur , il avait , dans la nuit , enterré l'autre dans le sable ; ce qui , avec les habits qu'il portait , était tout ce que la barbarie d'Ali lui laissait.

La boussole devint bientôt pour ce Maure l'objet d'une curiosité superstitieuse. Il voulait savoir pourquoi ce petit morceau de fer se tournait toujours du côté du grand désert. Park , sentant le danger de répondre qu'il n'en savait rien , parce qu'on aurait supposé qu'il cachait la vérité , lui dit : « Ma mère
 « demeure bien loin au-delà des sables du Sahara ;
 « tant qu'elle sera en vie , le morceau de fer se
 « dirigera toujours de ce côté-là , et me servira
 « de guide pour aller la trouver ; si elle meurt , le
 « petit morceau de fer se tournera vers sa tombe. »
 A ces mots , l'étonnement d'Ali redoubla , il exa-